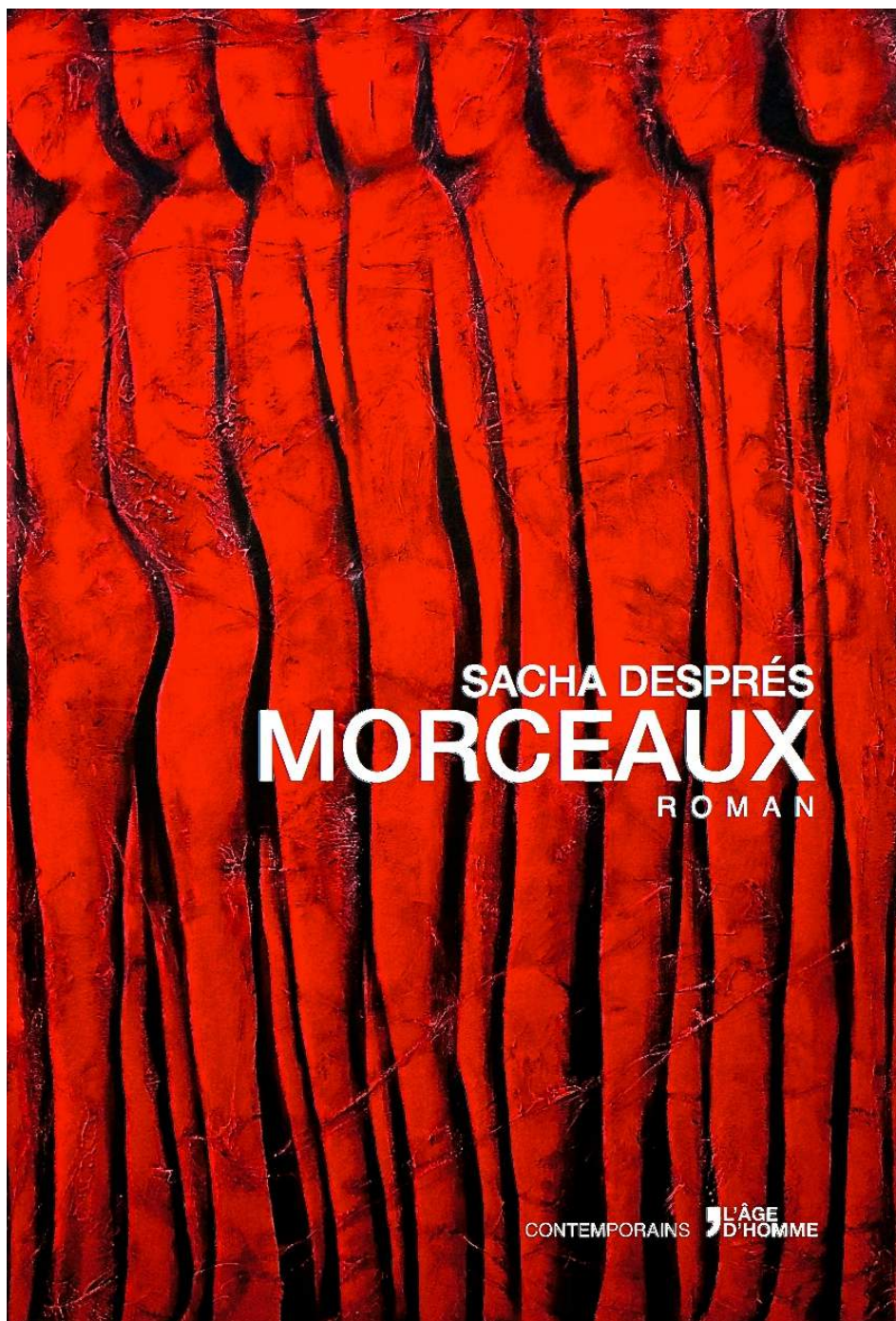




« Il y avait trop à dire sur les événements.
On a donc décidé de se taire.
Tout recommencer. »

Morceaux (Sacha Després)

Grégoire Silacci

Morceaux de choix

Il est des cauchemars qui enchantent. Des enfers qui méritent un crochet, comme avec *Morceaux* de Sacha Després, roman aussi effrayant qu'enthousiasmant d'une humanité devenue cannibale, réduite en morceaux, littéralement en morceaux de viande dont se délecte la classe dominante. « Des générations derrière les barbelés et les murs en béton. Leur place était ici. A l'intérieur des ventres et des enclos. On les appelle aujourd'hui morceaux. » Les ventres en question sont ceux des « gras », caste supérieure auto-proclamée d'un futur lointain – ou pas –, aristocratie dégénérée d'un monde dévasté, jamais à court de raffinements lorsqu'il faut manger son prochain, le violer ou le torturer. Cette charmante société, où l'homme est un monstre pour l'homme, a émergé dans des circonstances floues, violentes mais floues, dont on ne sait pas grand-chose, hormis que le Mal a gagné. Et haut la main.

L'autre grande gagnante dans l'histoire, c'est Sacha Després. Trois ans après un sombre premier roman, *La Petite galère*, la Vaudoise d'adoption gagne encore en noirceur. Elle s'embarque dans une dystopie, un genre qui prolifère avec son lot de clichés et de facilités, mais à partir duquel elle extrait un roman singulier et ambitieux. Un roman qui s'apparente tout à la fois à un conte crépusculaire, à un long poème halluciné, à un délire onirique. Un roman touffu et fiévreux, souvent ensorcelant. Cela tient beaucoup au style de son auteure, dont l'écriture percute et palpite. Ses phrases giclent. Sa voix

est affolée, comme terrifiée par ce qu'elle raconte. «Des rires. Partout. Des rires coulant comme l'alcool. A flot. Goitres. Gueules. Ventres-gélatine qui tremblent et engouffrent. Dans la lumière rouge, liqueur noire. Le bestiaire trinque et savoure», écrit Sacha Després tandis que ses «gras» font bombance.

L'angoisse suinte à chaque page, avec çà et là des jaillements d'effroi, de terreur pure, comme lors des scènes d'abattage des «morceaux». **La native parisienne ne tombe pourtant pas dans le piège du sensationnel.** Tout semble même bien réel, tout droit sorti d'une de ces vidéos volées qui, régulièrement, accablent nos bons vieux abattoirs et choquent l'opinion publique. Nuance néanmoins – ou pas –, ce sont des êtres humains qui, dans *Morceaux*, «recouvrent les murs de démente par leurs cris vains» avant de se faire trancher la gorge ou fracasser le crâne.

Roman obsédé par la violence, manifeste antispéciste mais pas seulement, *Morceaux* fait mal. Mais ni aux oreilles, avec une écriture toujours impeccable, ni aux yeux. Autant romancière que peintre, Sacha Després crée une œuvre très visuelle où, dès sa propre illustration de couverture, le rouge sang se mêle au noir. On aurait toutefois aimé, et c'est peut-être le seul reproche à lui adresser, que d'autres contrastes ressortent mieux. Son sombre tableau manque de lumière. On retrouve certes quelques notes de douceur au contact de ses personnages principaux, Idé Fauve et son frère Lucius. Reste que les touches de tendresse fraternelle demeurent bien pâles face aux atrocités du roman. A la décharge de Sacha Després, la barre était haute, sans doute inatteignable, si l'on se réfère au roman qui lui a servi de modèle : *La Route* de Cormac McCarthy. Chez l'Américain, c'est de l'amour entre un père et son fils, perdus au sein d'une humanité saccagée, que naît la lumière. Mais une lumière si intense que les ténèbres alentour ne parviennent jamais à voiler. Ce n'est pas le cas dans *Morceaux*, où la noirceur étouffe tout.

Sacha Després en est bien consciente d'ailleurs. «Il se pourrait que la vérité fût triste», écrit-elle en épilogue, citant Ernest

Renan. Ce qui, tout compte fait, n'est que partiellement juste. Car si le lecteur de *Morceaux* désespérera du monde imaginé par son auteure, il se réjouira à l'idée que la littérature romande puisse engendrer un aussi remarquable roman.

Sacha Després, *Morceaux*, L'Âge d'Homme, 2018, 161 p.

Des bouquins

Les dents du fond qui baignent

Tout en haut de l'échelle, il y a les gras. Ce sont les riches, les arrogants, ceux qui possèdent tout, l'argent comme les hommes. En bas, il y a les produits. Ils sont esclaves, gladiateurs, exploités sexuels, reproducteurs. Et tout au fond, ce sont les morceaux, humains élevés comme du bétail pour leur viande et massacrés dans les hyperabattoirs.

Pour son deuxième roman, la Française établie en Suisse Sacha Després frappe fort avec une dystopie cannibale particulièrement saignante.

Se réclamant de *La Route* de Cormac McCarthy, récit postapocalyptique d'une noirceur absolue dans lequel les bébés sont appréciés pour leur valeur nutritive, *Morceaux* nous plonge dans un univers peut-être encore plus affreux puisque la consommation de l'humanité a ici été industrialisée. Le début du roman est remarquable, nous faisant partager la vie d'une famille de produits sur une île où sévit un virus qui efface la mémoire. Incapables de se souvenir très précisément de leurs enfants, les parents continuent à en mettre au monde jusqu'à ce qu'ils leur soient arrachés pour abattage.

La construction très elliptique de Després couplée à un vocabulaire consumériste et gastronomique fait merveille pour évoquer par petites touches l'horreur de ce camp de



concentration. «C'est sur l'île mystérieuse qu'on a basé le cheptel principal. Les morceaux de ce terroir jouissent d'une certaine liberté grâce à leur mode d'élevage en plein air. Pourtant la mélancolie plane au-dessus du territoire. Peu perceptible, elle reste sans conséquence sur la qualité gustative des produits.»

La suite est un peu moins réussie, qui voit les deux enfants survivants de la famille entrer au service d'un gras et découvrir l'autre côté du monde. A mesure que le récit doit se trouver une direction, les ellipses se font domageables à la compréhension, et le voile d'ombre posé volontairement sur le fonctionnement de cette société dévoratrice laisse un peu sur sa faim, ce qui est un comble. Parfois trop occupée à faire du style, Sacha Després néglige alors le récit au profit de la forme, par ailleurs fort belle.

Avec cette fable sur notre monde dégénéré, qui fustige la surconsommation, le luxe, l'exploitation de l'homme par l'homme, Sacha Després réussit aussi au passage l'un des meilleurs et plus intelligents plaidoyers pour le véganisme. Stéphane Babey

Morceaux, Sacha Després, Editions l'Age d'Homme, 168 pages.

De la dictature du marché

Quand Jean Ziegler, 84 ans, raconte des histoires à sa petite-fille, il en fait carrément un livre. A le lire, on se rend compte que la fillette ne s'est pas endormie aux paroles de son grand-papa, mais que, bien au contraire, elle lui pose une foultitude de questions sur le capitalisme. Et ça tombe bien puisque l'ancien rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation en connaît un rayon. Le sociologue rabâche, sans radoter, ses saines colères contre «les oligarchies du capital financier globalisé qui ont érigé un ordre cannibale du monde». Ziegler cite volontiers ses amis pour appuyer sa thèse: le capitalisme ne saurait être réformé, il faut le détruire. Tout en admettant que les formidables conquêtes de la science et de la technologie – il insiste sur le rôle de la révolution électronique – doivent non seulement être préservées

mais aussi potentialisées. Dans ce sombre tableau, Jean Ziegler mise sur l'utopie, l'insurrection des consciences.

Un petit livre, entier comme son auteur, que l'on offrira à n'importe quelle petite fille.

Jean-Luc Wenger

Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille, Jean Ziegler, Seuil, 117 pages.



Des védés

Monde de wouf!

L'univers pittoresque de Wes Anderson n'est plus à décrire, on aime ou on déteste, c'est selon. Pour son deuxième film d'animation après *Fantastic Mr. Fox*, le cinéaste invente un univers tellement fou que le grand public, sidéré, n'a pas su quoi en penser. Inspiré du théâtre Kabuki, ce conte inclassable ne contient, à une exception près, que des chiens. Atteints d'une épidémie animale, ces derniers sont largués par le méchant maire Kobayashi sur une île, au large et couverte de détritus. Abandonnés pour y mourir, les clébards se réorganisent tout en rêvant d'un retour impossible à la grande ville. Quand le fils du politicien se met à chercher sans relâche son toutou personnel, il atterrit finalement dans cet endroit sordide où les bannis viendront à son aide. Empreint de poésie nippone et clairement influencé par le manga, ce film est une merveille inclassable, un hymne à l'amitié mais aussi une charge frontale contre notre chère société de consommation.

Michael Frei, Karloff, films cultes, rares et classiques, Lausanne



L'île aux chiens, Wes Anderson, 2018, Fox, Vf et Vost, DVD et Blu-Ray, 101 min.

Un festival

Un monde à cœur ouvert

Un festival parmi tant d'autres mais... pas vraiment comme les autres: celui de Massongex s'apprête à accueillir une quinzaine d'artistes ou de groupes qui, tous, renonceront à leur cachet en faveur de l'association Terre des hommes Valais, laquelle gère un lieu appelé tout simplement La Maison. Cet établissement médicalisé reçoit des enfants venus du monde entier pour être opérés dans les hôpitaux de Lausanne, de Genève ou encore de Berne pour y passer leur convalescence avant de rejoindre leur pays et leur famille.

A l'affiche de cette 16^e édition nombre d'artistes de premier plan tels Olivia Ruiz, Calogero, Charlie



Winston, Forma ou encore Cali, le parrain de la manifestation. Avec, bien sûr, nombre d'animations pour les enfants. Roger Jaunin

Un autre monde festival. A Massongex, du 31 août au 2 septembre. Programme complet et réservations sur www.tdh-valais.ch

Marina Salzmann sème des récits à tous vents dans *La Tour d'abandon*. Un roman hors des sentiers battus qui séduit par son inventivité et sa grâce poétique

UN MAELSTRÖM D'HISTOIRES



Autour d'un axe central, l'auteure genevoise multiplie les digressions.
MCGINNILLY / WIKIMEDIA / CC BY SA 3.0

ANNE PITTELOU

Roman ► Un jour, à son retour du Sud, Anna découvre une femme nue sur son mur : une saillie de pierre au « corps arqué à la manière d'une gargouille ou d'une figure de proue », qui semble tordue de douleur. La jeune femme fait semblant de ne pas la voir, tout comme ses visiteurs. Se délassant dans la baignoire commune de son immeuble, elle se remémore son voyage dans une ville italienne sur les traces de son jumeau Pablo, disparu alors qu'il enquêtait sur *La Nativité*, le tableau volé du Caravage. Elle est amie avec sa voisine Tess, journaliste d'origine portugaise née sous X, qui n'a plus

qu'un bras : Joseph Frost, écrivain et ancien compagnon de Tess, regrettera toute sa vie un moment de lâcheté et détient peut-être des informations sur la disparition de Pablo... Voilà, pour commencer. Mais résumer *La Tour d'abandon* ne fait pas vraiment sens. Car Marina Salzmann fait fi de la dramaturgie romanesque conventionnelle pour imaginer avec une grande liberté un livre gigogne où la fantaisie est reine, un dispositif à générer les histoires et les rêves.

Univers parallèles

À partir d'un pivot central, *La Tour d'abandon* disperse les histoires aux quatre vents, multiplie les récits qui pollinisent le réel

d'une étrangeté onirique. Sa structure narrative fait écho à l'escalier en spirale de l'immeuble où vivent Anna et Tess, qui distribue autour de son axe des paliers accueillant divers objets, toute une vie se déroulant sur la volée des marches. Enfin, la femme sur le mur d'Anna renvoie la même image : sous ses pieds, Tess découvre une rose des vents, points cardinaux du récit qui, avec l'ajout d'un G, formeront le mot SONGE...

Le ton est donné. Disséminant de curieux indices, Marina Salzmann égare son lecteur dans un labyrinthe où les récits s'embôitent avec une merveilleuse poésie. Après deux recueils de nouvelles, *Entre deux* et *Safran* (Ed. Campiche 2012 et 2015),

qui jouaient déjà avec le rêve et l'étrange, l'auteure genevoise confirme ainsi dans ce premier roman sa veine singulière.

La Tour d'abandon se déroule donc sur quatre saisons à partir de ces quatre premiers personnages, axe du récit autour duquel évoluent d'autres figures plus ou moins fugaces. Il y a l'oncle Jean, qui voudrait partir mais que sa femme Vita ne laisse pas mourir ; Leibniz, peintre indien qui dessine les rêves, interné dans un asile psychiatrique – on pense à *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Il y a aussi un comte et un prince tout droit sortis d'une fable, qui guident une Anna narcoleptique dans les ruelles de cette ville du Sud où des meubles chutent des fe-

nêtres ; une lignée de femmes nommées Antonella, un libraire, un jeune skinhead, Marta la caissière en deuil de son frère, ou encore Roza, traumatisée dans sa chair, qui mènera Tess dans les décombres d'une ville où des « armées en loques s'écrasent les unes contre les autres ».

Clés des rêves

Enfin, s'il y a un meurtre et une disparition, si l'on y croise la mafia, *La Tour d'abandon* n'a rien d'un polar et les pistes esquissées par l'auteure demeurent des signes flottants. Anna reçoit par exemple d'étranges missives, d'où émergent des lettres en majuscules qui formeront un mot, en écho à une photo recue de Jean post-mortem. Et quelles sont ces clés qu'on découvre en songe, qui ouvrent des portes secrètes ? La réalité semble toujours perméable à d'autres dimensions, à des univers parallèles – ceux, immenses, de nos possibilités non réalisées, ou ceux de la femme sur le mur et de Pablo disparu. « coïncés entre deux mondes ». Indices, rêves et histoires dessinent alors les contours d'un mystère dont on ne saura jamais le fin mot.

Une place sur la Terre

Dans ce roman inclassable, Marina Salzmann retranscrit une interview de Jean-Luc Godard en 1987, à propos de *Soigne ta droite* : « Mais j'ai pas bien trouvé l'histoire, donc j'ai perdu le sujet aussi », le sujet étant « une place sur la Terre », confie-t-il. Et pourrait aussi être celui de *La Tour d'abandon*, texte mosaïque ancré dans un réel vacillant, qui se cherche dans une infinité d'histoires et embrasse l'intime et le cosmique. « La nuit est passée, elle a glissé comme un grand cargo qu'on a vu par-dessous, flottant jusqu'à l'autre bord du ciel », lit-on. Plus loin, les

heures glissent sur la Terre « comme des vapeurs au-dessus des territoires partout hérissés de clôtures, de murs et de tours, au-dessus du centre de tri et des miradors des pays paisibles ». Car la violence du monde n'est pas niée ici, au contraire. Elle fait irruption sous différentes formes – viols, guerre, meurtres, folie – sans que l'écriture de Marina Salzmann n'en perde pour autant sa grâce.

Jardin enchanté

L'autre sujet central du livre, c'est justement l'écriture, qui a lieu dans l'éternel présent de la lecture : « Le mot retrouvé est une magie, celle de l'instant vainqueur contre le temps. » Si l'auteure égare ses récits de vie et de mort, reflets des ombres et lumières des tableaux du Caravage, c'est justement « pour rendre visible le temps ». La poésie est antidote au malheur, engagée dans une lutte joyeuse contre la mort et la finitude. La force des images et des rêves, leur liberté, ont ici valeur de programme.

Le roman s'achève ainsi par une fête dans un jardin enchanté, où l'on se raconte des histoires. Ce sont les arbres « qui nous ont appris à parler », font semblant de croire les protagonistes – les consommes sont nées de leurs craquements, les voyelles empruntent aux fleurs. L'axe autour duquel tourne le monde ne serait-il pas cette capacité à fabriquer des histoires, à se nourrir de contes pour fuir, peut-être, une réalité trop brutale ? Apparemment gratuites, les digressions narratives de *La Tour d'abandon* nous immergent, ravissent et consentants, dans un état d'attente et d'émerveillement. Un état de poésie. I

Marina Salzmann, *La Tour d'abandon*, Bernard Campiche éd., 2018, 169 pp.

Montrer les crocs



Roman ► Sacha Després avait marqué les mémoires avec *La Petite Galère* et hantera certainement les esprits avec ce nouveau titre encore plus ambitieux, bien que parfois un peu compliqué. *Morceaux* est en effet de ces romans dont on ne sort pas indemne, tant l'atmosphère en est singulière et particulièrement pesante. Ainsi, quel est donc ce monde où les hommes sont élevés sur une île, destinés à devenir animaux de compagnie, étalons reproducteurs ou nourritures ? S'agit-il d'ailleurs vraiment d'hommes, eux dont on mentionne les museaux, ou d'une espèce qui aurait muté des suites d'événements apocalyptiques ? Quelle est l'élite à qui est destiné l'usage de ces corps privés de mémoire ?

Beaucoup de questions en suspens auxquelles il ne faut pas s'efforcer de répondre : l'essentiel étant de s'attacher aux pas de Lucius Fauve et de sa sœur Ide qui vont prendre la route et s'affranchir de la destinée qui semblait être la leur. Un chemin où l'on ne saura encore que se perdre mais avec un certain plaisir, à l'effort des nombreuses références que Sacha Després s'amuse à glisser entre les lignes, d'*Alice au Pays des Merveilles* à *Soleil vert*, le fameux film de science-fiction de Richard Fleischer.

Toujours attentive au style, l'auteure cisele et tranche dans le vif. *Morceaux* affiche la couleur, avec sa couverture rouge sang qui ne laisse pas l'ombre d'un doute sur la dénonciation qu'il sous-tend : ce monde carnassier, sanguinolent et obsédé par les protéines n'aurait-il pas comme un air de ressemblance avec celui qui est le nôtre ? Un pur roman vegan dont on ne pourra que se délecter.

AMANDINE GLEVAREC

Sacha Després, *Morceaux*, L'Âge d'homme, 2018, 168 pp.

Balade insolite



Roman ► Thomas Sandoz nous avait habitués à des romans tristes et le voilà qui revient avec un périple qui fleurit bon le vaudeville, même s'il n'hésite pas à aborder un thème grave : celui du handicap. Cette *Balade des perdus*, son huitième roman, est donc une promenade, tout sauf de santé, d'éclopés hautes en couleur mais aussi attachants que déconcertants.

Pourtant la discrète n'attire l'attention que lorsqu'un besoin urgent agite son corps fragile, assez régulièrement précisons-le. Goon tout au contraire, force de la nature, peut inquiéter par ses réactions violentes et inattendues. Un vrai contraste avec Bierrot le bienheureux qui aime tout le monde, et en particulier les jolies femmes croisant son chemin. Autant dire que Linda, la

monitrice, perd son sang-froid plus souvent qu'à son tour, se permet quelques grossièretés et manque de craquer totalement quand le minibus, lui aussi, se montre récalcitrant. Au milieu de tout ce tapage, Luc – notre narrateur – garde la tête froide et les idées fixes. Avouons que si tout ce beau monde se précipite pour rentrer à l'institution plus tôt que prévu, c'est un peu de sa faute. Aurait-il quelque chose à cacher ?

Malgré le changement de registre, l'auteur romand reste fidèle à lui-même : bienveillant et compatissant, son écriture se veut douce et envolée. Il n'est pas dit que derrière ce périple qui sait se montrer divertissant, un fond tragique ne se dessine pas. Car si nos éclopés sont aveugles aux regards qui leur sont jetés, le lecteur ne peut s'empêcher de se demander comment il aurait lui-même réagi. Un roman fort et tendre. AGC

Thomas Sandoz, *La Balade des perdus*, Grasset, 208 pp.

Terre brûlée



Roman ► C'est l'année 1906, ce qui a de l'importance, mais pas beaucoup, et le monde paraît éternel, immuable, écrit le Polonais Szczepan Twardoch dans *Drach*. Et pour cause, le temps ne suit pas ici une ligne progressive, continue, mais enchevêtrée plutôt plusieurs périodes entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle. Ainsi chaque chapitre est un compen-

dium de dates annonçant ce que sera la narration : une superposition de récits qui diffèrent temporellement mais sont soudés par une saga familiale.

Car tels des passeurs spatio-temporels, Josef Magnor et Nikodem Gemander sont les fils conducteurs de la trame. Le premier est un mineur silésien du début du XX^e siècle qui vit un amour impossible avec une jeune fille de la haute société. Le second, son arrière petit-fils, est une architecte à succès de nos jours, qui quitte femme et enfant pour vivre avec sa maîtresse.

L'espace entre les deux sera comblé par une fresque de Silésie – cette région à cheval entre la Pologne, l'Allemagne et la Tchéquie –, où l'on voit des destins déchirés par les tourmentes du siècle, notamment la Seconde Guerre mondiale.

Cette réalité, où chacun semble emporté par le cours chaotique de l'existence, est rendue non seulement par une écriture extrêmement précise – qui saisit la vivacité d'un geste, le poids d'un doute –, mais aussi par la transposition des différents parlers (silésien, polonais, allemand ou russe, dont la traduction est fournie à la fin de l'ouvrage) qui cimentent ce monde dans la (con) fusion. Une mosaïque hantée par la destruction. *Drach*, c'est l'esprit de la terre. Il peut signifier dragon en silésien (*Drache* en allemand). Il est justement ce feu – l'Histoire, ou simplement la vie – qui rase tout sur son passage, et dont ce livre restitue magnifiquement toute la puissance.

JOSE ANTONIO GARCIA SIMON

Szczepan Twardoch, *Drach*, tr. du polonais par Lydia Waleryszak, Ed. Noir sur Blanc, 2018, 400 pp.

Les écrivaines mettent le turbo

► **LITTÉRATURE ROMANDE** Les nouveautés du printemps s'entassent chez les libraires.

Quelques pièces rares en ont émergé, dont deux écrivaines du cru, Dunia Miralles et **Sacha Després**

Mais sont-elles vraiment du cru, l'une Espagnole, l'autre née en région parisienne? Certes, elles vivent en Suisse, mais la force de leurs récits n'a rien de la bienséance helvétique. Deux auteures singulières pour bousculer les neurones des lecteurs.

De La Chaux-de-Fonds...

Les Éditions Torticolis et Frères ont mis les petits plats dans les grands en offrant à Dunia Miralles un passeport culturel hors de leurs normes: un petit recueil de poésie sur papier chic, bilingue et agrémenté de photos couleurs, livré avec un CD signé Monojoseph, ou Jérôme Ballmer, l'un des fondateurs du Jivaro Quarter, groupe rock mythique des années 1980-1990. Et Dunia Miralles y va de ses poèmes chantés. Fallait oser, elle a osé.

Qui ne connaît pas Dunia Miralles dans le monde de la littérature helvétique? Avec son *Swiss Trash*, paru en 2000 chez Baleine à Partis, réédité en 2015 à L'Âge d'Homme, l'auteure qui vit à La Chaux-de-Fonds avait jeté un sacré pavé dans la mare de la Suisse propre en ordre, exhibant crânement le monde de la drogue, du sexe et des paumés. À ce récit devenu culte, succédaient des nouvelles pas du tout politiquement correctes, *Fille facile*, puis un roman qui interrogeait à nouveau la marge, *Inertie*, et un monologue pour le théâtre consacré au transgenre, *Mich-el-le*, qu'elle mit elle-même en scène, puisque Miralles cumule plusieurs talents. Avec *Alicante*, l'auteure propose un OVNI. Poésie, longue mélodie nostalgique d'une femme qui aime deux hommes, pensées vagabondes. Ce petit ouvrage se lit – espagnol et français par moments imbriqués lui insufflent une secrète part érotique – il se regarde, exigeant de s'en imprégner – il est agrémenté de photos, dont certaines de l'auteure, dans un graphisme qui en fait une délicate œuvre d'art signée Alexandre Baillod. Il s'écoute, puisque Dunia Miralles chante ses



L'ouvrage de Dunia Miralles se lit, se regarde, s'écoute et se respire.

PHOTO SHELLEY AERI

écrits sur une musique de Monojoseph. Et pour les sensibles aux parfums du papier imprimé, il se respire, les effluves des pigments colorés évoquant le sud, même si finalement, l'écrivaine rejoint l'austère géographie de La Chaux-de-Fonds, où elle a son actuel port d'attache. Découvrant un personnage imaginaire, auquel le retour à la réalité du pays froid arrache le masque de la littérature pour dévoiler l'auteure, *Alicante* se révèle l'ouvrage le plus abouti de Dunia Miralles. Sa maîtrise de l'émotion effleurée, suggérée, l'apparente légèreté du propos empreint de sensualité témoignent d'une maturité d'écriture jusque dans le choix des langues entrelacées. Se lit et se relit, se réécoute, infime bijou pour échapper au quotidien chronophage.

... à la région lausannoise

Douée elle aussi de plusieurs talents – elle écrit et elle peint – Sacha Després publie à L'Âge d'Homme son deuxième roman, *Morceaux*. Décrit l'ambiance trash de ce récit se-rait un euphémisme qui convien-

draît à peine mieux à son premier roman, *La Petite galère*, paru en 2015, l'histoire de deux adolescentes dans une banlieue parisienne, en ce début de siècle pesant et bétonné.

Morceaux pour les morceaux de bi-doché que représentent les victimes humaines de ces pages sans concession. Le lecteur qui plonge dans ce roman d'une rare noirceur, doit savoir qu'il n'en sortira pas indemne: abjecte métaphore de notre société en pleine déliquescence, le récit ne fait qu'exacerber le dépotoir qui nous sert de vie quotidienne. Disons que Sacha Després en décrit de manière factuelle, chirurgicale et par là quasi poétique – à travers le vocabulaire choisi, les scènes détaillées – une civilisation qui a sombré dans la barbarie (en est-elle jamais sortie)? En cela, elle a créé une dystopie, un genre qui a le vent – tempétueux – en poupe. Car ne nous leurrons pas, dans cet univers de papier où les plus forts se nourrissent de bétail humain, la touche est à peine exagérée. Faut-il rappeler les abominations des guerres, l'esclavage sexuel



Sacha Després plonge le lecteur dans un roman d'une rare noirceur.

PHOTO CHRISTINE CARON

des enfants, le martyre des femmes nées du mauvais côté de la barrière dite civilisée? Ou encore les atrocités que nous pratiquons envers les animaux – corridas, toros del fuego, léviérs torturés, animaux de rente tellement maltraités, bestioles jetées vivantes dans l'eau bouillante, écorchées vives, viande halal, vivisection et toutes les autres? Celui ou celle qui a visité un abattoir retrouvera dans *Morceaux* les abjections auxquelles nous nous livrons en toute impunité, pratiquées ici sur des humains. Pour servir de fil rouge à ce conte post-apocalyptique, deux entités du cheptel de la zone qui sert à l'élevage, Idé Fauve et son frère Lucius qui seront affranchis avant de passer à la boucherie. Un maigre espoir qui se terminera en apothéose dans le cratère d'un volcan grâce au feu duquel tout renaît. Mais n'est-ce pas un éternel recommencement? L'auteure termine son roman à la manière du serpent qui se mord la queue.

Dépourvue de passion, avec des brins de tendresse ici et là, l'écriture

de Sacha Després est d'une efficacité redoutable dans la description de la dévoration, non pas seulement physique, mais psychique... du lecteur, hanté par ces chapitres qui lui rappellent à chaque instant que nulle autre entité vivante sur terre n'a généré autant de ténèbres et de cruauté, fruits de sa prodigieuse intelligence. Les récits taxés de dystopiques n'ont aucune joie à offrir au lecteur, ils sont rédigés pour provoquer une réflexion sur les problématiques de l'époque qu'ils décrivent, tels *Le Meilleur des Mondes* de Huxley, 1984 de Orwell ou encore *Fahrenheit 451* de Bradbury. Celui de Sacha Després se taille une place à part, plus perverse que celle de ses compagnons de bibliothèques. Âmes sensibles, ne vous absteniez pas.

BERNADETTE RICHARD

Dunia Miralles et Monojoseph: *Alicante*, récit poétique bilingue français/espagnol, éd. Torticolis et Frères, La Chaux-de-Fonds, 2018, 56 pp. ill. avec un cd; Sacha Després: *Morceaux*, roman, Lausanne, éd. L'Âge d'Homme, 168 pp.

► CRITIQUE

Des joyaux en abondance à Porrentruy

L'Ensemble Moment baroque est bien connu. Issu d'un noyau jurassien, il sait convoquer musiciens ou musiciennes aussi à l'internationale, quand il le faut, comme pour le projet donné le 27 avril aux Jésuites, illustrant Telemann et Bach. Les interprètes enchantent sous la vive et joyeuse direction de Jonathan Nubel, violon conducteur des treize instrumentistes. Ils s'engagent avec tout l'art nécessaire pour que leur «chant» s'allie ou se fonde en parfaite harmonie. Il s'agit d'avoir scrupule – c'est la science – le génie de la partition, sa profondeur. Sens et symbole des textes sont confiés, ici, à Leandro Marziotte, contre-ténor. On sait le raffinement qu'il faut pour les cantates, répertoire majeur. Trois sont proposées et la longue suite orchestrale 1066. Joyaux en abondance aux effets droits debut!

Bach est jeune. Sa cantate 54 *Widerstehe doch der Sünde* est de 1711. Elle montre une plénitude juvénile, elle explore dans son style déjà autoritaire des synthèses harmoniques pour plus tard. On les perçoit, si bien venues des instruments qui s'attachent à une écoute passionnée de la lecture du contre-ténor, leur source. Voilà les sonorités équilibrées, entraînées à la perfection. L'interprétation est savante, le hasard n'y a pas sa place. La intensité couplée au texte est signalée dans l'œuvre par des mécanismes insistants (répétition, da capo et même par l'emploi fugé, chromatique en plus), dans l'aria *Wer Sünde tut, der ist von Teufel*. Dès les premières notes de ce chant, grand et direct

et d'une fraîcheur de source, donc luxueuse, s'impose la Beauté.

La longue suite 1066 est bien connue. Jonathan Nubel la gouverne de bout en bout, «dansant» de tout son être, archet frétilant, faisant rebondir ce que Bach a transmis au fil des danses (gavotte, courante, forlane, menuet, bourrée, passe-pied), long ouvrage torsadé à souhait, une fois lancée la majestueuse *Ouverture à la française*. Interventions successives des uns et des autres, à deux, à trois, soutenus par le continuo, orgue, clavecin, violoncelle, contrebasse, infatigables ouvrières de la ruche.

Telemann est plus simple, d'ordinaire. Cependant sa cantate *Ach, Sede, hungrig, dürste* travaille aussi la symbolique expressive. Il y a de l'âcreté dans le récitatif. Il y a de l'âpreté audacieuse, même avec l'espérance qui s'y exprime (2^e aria).

La cantate 169 *Gott soll allein mein Herze haben* est assortie d'une formidable sinfonia, vive, un festival à elle seule. Bach enjambe majeur-mineur en un tissu serré de passerelles (attaque pointée, liée, etc...) Trilles et constellations sportives au clavier signent le chef-d'œuvre. Le chant, lui, dans arioso, dans les récitatifs, les deux arias, a la liberté de l'assurance, et de la confession. L'œuvre esquise, dans sa belle poésie, une discrète, délicate *communio mystica... Stirb in mir, Welt...* Mots forts, mots d'une doctrine sûre d'elle, de ce temps-là.

PAUL FLÜCKIGER

► CHANSON

Maurane est décédée

La chanteuse belge Maurane a été retrouvée inanimée dans son lit, lundi soir vers 20 h, à indiqué un porte-parole du parquet de Bruxelles. De son vrai nom Claudine Luybaerts, l'artiste s'est éteinte à l'âge de 57 ans.

«Une information judiciaire a été ouverte», a communiqué un porte-parole à l'agence de presse belge Belga. Selon les premières observations, la mort «n'est pas considérée comme suspecte», a-t-on précisé de même source. Aucune intervention d'un tiers n'a été constatée. Le porte-parole n'était pas en mesure de formuler d'autres commentaires dans l'immédiat.

La dernière apparition de la chanteuse remonte au week-end dernier à Bruxelles alors qu'elle participait à la Fête de l'Iris. L'artiste de renommée mondiale préparait la sortie d'un prochain album consacré au chanteur belge Jacques Brel pour l'automne 2018 ainsi qu'une tournée en mars 2019, comme elle l'avait annoncé sur les réseaux sociaux.



Maurane venait d'annoncer son retour sur scène.

Son dernier album, *Ouvre*, était sorti en 2014, son onzième album studio, suivi en 2016 de deux ans de retrait de la scène en raison de problèmes aux cordes vocales. Récemment encore, Maurane figurait aussi au casting du film français *Le collier rouge* réalisé par Jean Becker, sorti en mars 2018.

La carrière de la chanteuse francophone avait débuté en 1979 avec un spectacle *Brel en mille temps*.

ATS

 LES BONNS PLANS DE...
VICKY HUGUELET

1. DES VAMPIRES ROCK'N'ROLL

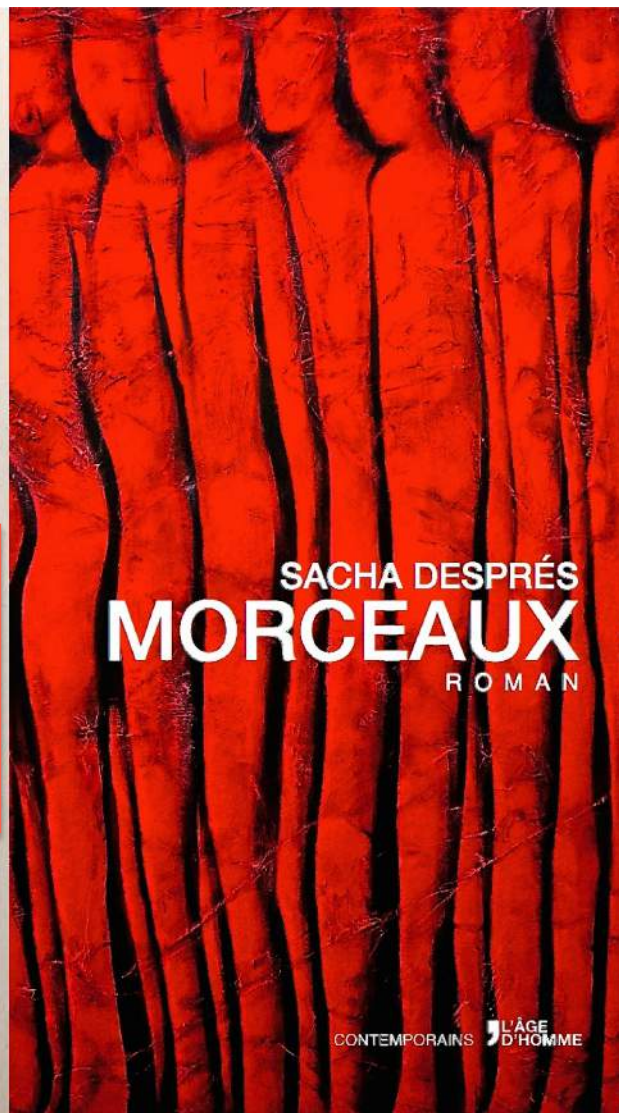
Ecouter John Lennon, Led Zeppelin ou The Rolling Stones en live lors d'une unique soirée? C'est possible. Et le 3 juillet, au Samsung Hall de Zurich, ce sera même encore mieux. Les artistes qui reprendront les morceaux des mythiques groupes de rock ne sont autres qu'Alice Cooper, Joe Perry (guitariste d'Aerosmith) et Johnny Depp. Sans compter les nombreux musiciens talentueux qui les accompagnent. Outre le bonheur de se mettre du bon son plein les oreilles, la soirée promet d'être étonnante: découvrir l'acteur américain guitare à la main sera une expérience intéressante. En espérant que les groupes ne seront pas plus nombreuses que les fans de rock'n'roll...
Hollywood Vampires, 3 juillet à 20 heures au Samsung Hall, Zurich.

2. VOUS REPRENDREZ UN MORCEAU?

«Lucius l'a regardé avant de l'achever – il n'aurait pas dû. Dans l'œil du produit, une chose inouïe. (...) Un vouloir-vivre indécent. Tout droit sorti des bâtiments de production, le matériel ne savait ni parler ni marcher.» Avec «Morceaux», Sacha Després livre un deuxième roman décapant. On y suit les aventures d'Idé et Lucius Fauve, frère et sœur. Ils sont, comme les autres «morceaux», destinés à la consommation de l'élite d'un monde post-apocalyptique, les «gras». La peintre, auteure et chroniqueuse fait du cannibalisme un acte banalisé. La violence qui se dégage du bouquin pousse à la réflexion. Et aux cauchemars. Un livre décapant qui vous rongera jusqu'à l'os.
«Morceaux», Sacha Després, éditions L'Âge d'Homme.

3. RETOUR EN ENFANCE

Il fait rêver petits et grands, Aaronik. Dans les rues, l'artiste neuchâtelois fabrique des bulles géantes dès que le soleil pointe le bout de son nez. On s'émerveille devant les couleurs de ces formes hors normes en écoutant les histoires de Roland. Cet «enfant de la balle», comme il se décrit, raconte être né dans une caravane du cirque Nock. Son père était clown Auguste. Sa mère, dresseuse de chiens. Un parcours de vie qu'il conte aux enfants, les yeux écarquillés. Avant de leur apprendre à créer les bulles et à saluer le public. Un moment de poésie gratuit, sans contrainte, qui fait du bien au cœur et à l'esprit enfantin qui subsiste en chacun d'entre nous.
Aaronik, Bubble man. Infos: www.facebook.com/aaronikprod/



« Un livre décapant qui vous rongera jusqu'à l'os. »

PLAY **RTS**

VidéoRadio

12345678

AccueilÉmissions par dateÉmissions de A à Z



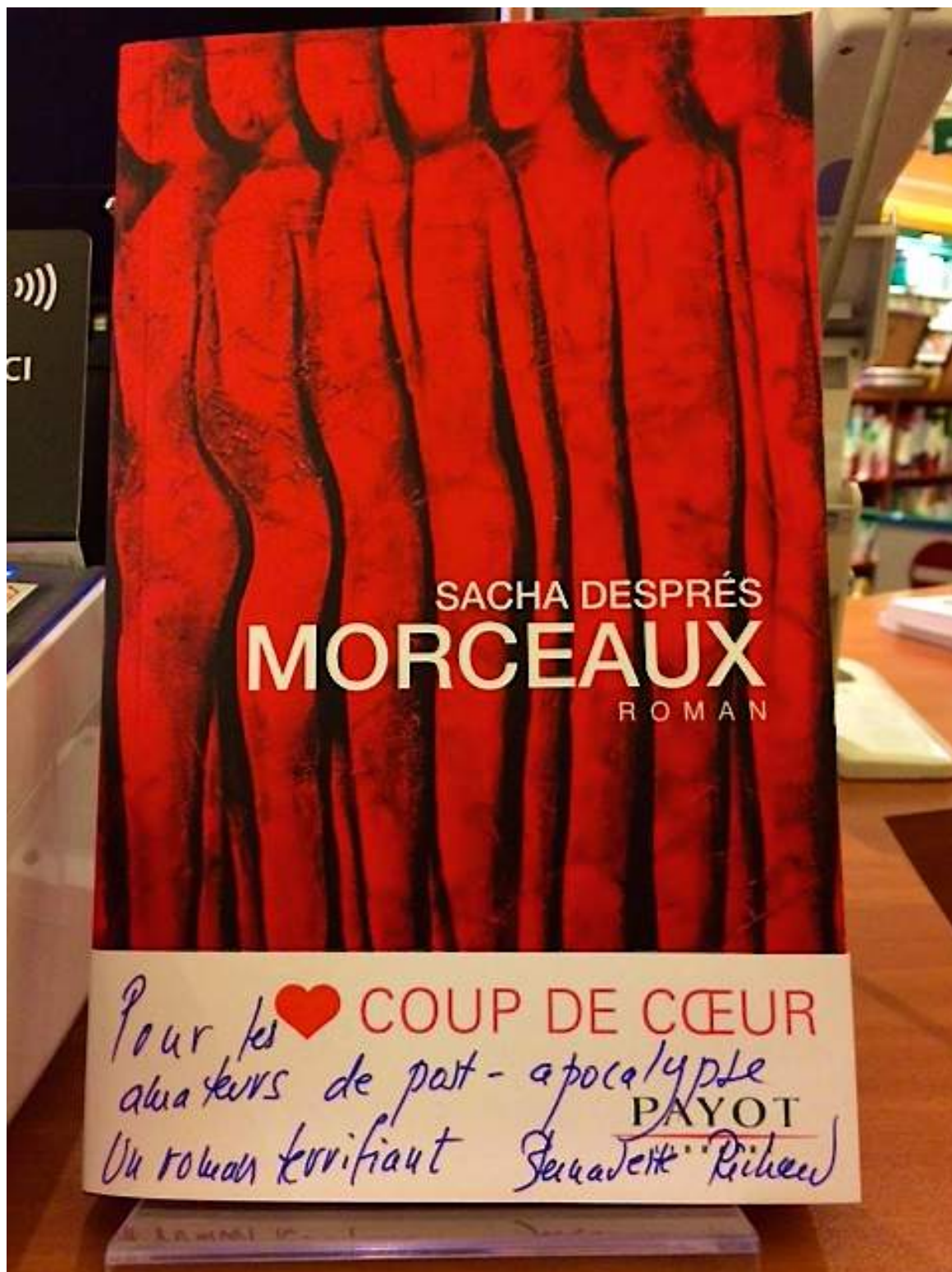
Image: RTS

L'invité du 12h30, 18.05.2018, 12h48

L'invitée du 12h30 - Sacha Després publie "Morceaux"

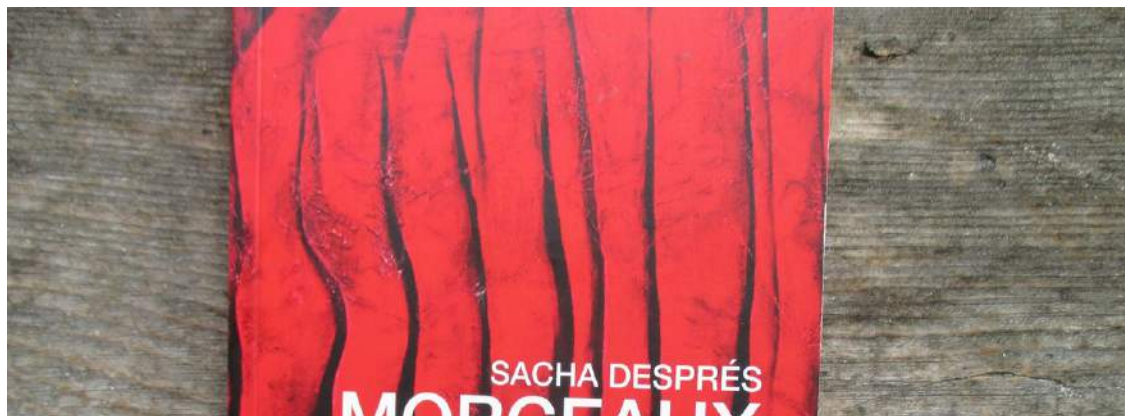
La chroniqueuse et auteure lausannoise Sacha Després signe son 2e roman, "Morceaux" (L'Age d'Homme). Cette dystopie prend place dans un monde post-apocalyptique hiérarchisé, où les "morceaux", tout en bas de l'échelle, sont consommés par les "gras", qui se trouvent en haut de la pyramide sociale.

<https://www.rts.ch/play/radio/linvite-du-12h30/audio/linvitee-du-12h30-sacha-despres-publie-morceaux?id=9560031&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da>



Coup de cœur Payot

Pour continuer avec un avenir à venir, après Hegland, voici Després ...



Par Pierre-Yves Lador
(écrivain, poète)

Se réclamant de *La Route* de Mc Carthy, mentionnant discrètement, pages 70 et 93, *Soleil vert*, roman de Harrison et film de Fleischer, dans le fil de *Hunger games*, le récit dystopique de l'auteure terrifie.

Je pratique généralement la phrase longue, qui résiste mieux à la consommation, ici je suis bouleversé par ces petites phrases courtes, ces paragraphes brefs, ces morceaux d'écriture morcelée à la violence ciselée, parfois sans verbe, proprement poétiques, qui fonctionnent aussi comme un ralentisseur de la consommation. Quelques adverbes de temps pour annoncer un espoir qui ne se réalisera jamais, peu de conjonctions de subordination, car la subordination est la stratification figée, le mouvement social n'est que va-et-vient du mauvais au pire. De l'histoire je ne dirai rien de plus, ayant trop lu de romans de science-fiction, mais de l'écriture... car c'est elle qui fait trembler. Elliptique au point de brouiller la compréhension ou de suggérer cet effacement de la mémoire et de la culture, de la filiation même. Peinture de l'enfer où les dieux, les gras, ont normé le vocabulaire, incarnation maléfique, chair à dévorer, administration toute puissante.

Les gras promettent et effacent car toute promesse ne peut être que mensonge. La consommation des corps réduits aux morceaux. Un vocabulaire, des expressions empruntées à la boucherie, à la sexologie, à la société de la consommation, au monde du spectacle et du jeu, un texte plein d'énumérations, d'assonances, de slogans, de répétitions, d'inventions, troc-morses, trocs-morces. A travers les corps réduits en morceaux, abats, c'est le mal qui tranche, déguste, ordonne le monde, invente les règles, irrigue et dessèche, taille et use et abuse.

Ce récit faramineux est le dernier bastion prophétique, peut-être un des derniers livres, qui illustre les conséquences des phénomènes analysés dans *Règles pour le parc humain* de Sloterdijk. Où l'on voit que la réponse à la sclérose, l'agonie et la mort de l'humanisme ne saurait être le vegan, bien qu'un humoriste talentueux ait pu, boutade plus que boutefas, le prétendre, mais peut-être la poésie. Si la poésie demeure...



Photo © Claude Dussez

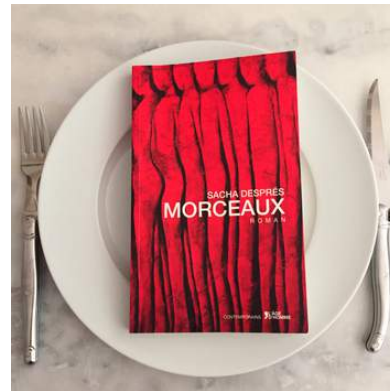
Morceaux, un roman engagé de Sacha Després

Par Mélanie Chappuis (journaliste et écrivaine)

On ne mesure pas tout de suite à quel point les mots nous atteignent. On admire la forme, on se répète les phrases à voix haute, pour leur beauté, on se distrait du mal qui nous est narré. On lit l'enfer sur terre, on lit l'histoire de cette société post-apocalyptique, ultra hiérarchisée, on lit ces hommes qui ne sont plus que des *morceaux*, destinés à la consommation de ces autres hommes appelés *les gras*. On lit le droit de la minorité à disposer de la masse, viande à ingérer, chair à violer, muscles à exploiter, cerveaux à lobotomiser. On lit, et la fascination l'emporte d'abord sur les émotions. Peut-être parce que les personnages n'en ont plus, ou seulement par bribes, souvenirs fugaces effacés par *les gras*, pour que l'instinct de survie garde le dessus sur la souffrance, qui, lorsqu'elle est trop intense, empêche de continuer.

Et puis, le contenu prend le dessus. Ce qu'impliquent les mots, ce qu'ils laissent comme goût de cendre, de plastique et de terreur chez le lecteur. *Souviens-toi*, nous intiment les pages, mais les personnages n'y arrivent guère. *Souviens-toi*, nous dit l'auteur et, lors d'un cauchemar, la lectrice prend la mesure des mots : son rêve évoque la shoah, les douches exterminatrices, le droit de vie et de mort des uns sur les autres qui sont niés dans leur humanité. Les morceaux circulent dans des abattoirs aux catelles blanches rendues glissantes par le sang, et on glisse et on nous relève violemment, et on n'a nulle part où se cacher et on avance jusqu'à notre mort. *Souviens-toi* et c'est notre

mémoire commune qui remonte à la surface, celle que l'on porte à la suite de nos ancêtres et que l'on transmet à nos descendants. *Souviens-toi que la douleur s'en va...* À condition d'oublier.



Les romans futuristes en disent long sur le présent et Sacha Després ne cache pas son dégoût pour la société de consommation. Les carnivores d'aujourd'hui deviennent les cannibales de demain, les exploitants, des esclavagistes, les laissés pour compte, des asservis qui n'ont plus les moyens de penser leur existence et travaillent docilement à leur perte. Où est l'espoir ? « Dans le véganisme » pourrait répondre l'éditrice de ce roman, qui trouve en Sacha Després un auteur engagé comme il n'y en avait pas pour ce combat-là. Des livres de recettes oui, des essais oui, mais les causes ont besoin de littérature pour être défendues, et c'est chose faite. L'espoir, pour d'autres, se situera, non pas dans un illusoire happy end, mais dans la toute dernière page du livre, une dédicace comme prière, pour que tout cela n'arrive pas : *aux bienveillants*.



Morceaux – Sacha Després

14 mai 2018
Francophones



2015-2018, trois ans séparent les deux romans de Sacha Després, comme un air de famille, comme un art de la référence, si le soleil brille sur ses *Morceaux*, ne vous y trompez pas, il est vert, voilà qui annonce la couleur. Dans cette société carnassière où les hommes – sont-ce encore des hommes qui arborent un museau – sont élevés en bataille, en batterie, sur une île, nouvelle île, nouveau virus, dans un dessein, sanglant, manger ou être mangé, servir d'animal de compagnie ou d'étalon de reproduction, de partout dégoulinent les protéines, ingurgitées, régurgitées, et les transformations, mutations dégénérées, société incestueuse où manger ses morts, encore un tabou, encore une insulte, est une évidence. C'est dire. Et les combats dans l'arène, et les hormones données, c'est bien l'animal qui prime, dans sa bestialité, quand l'homme ne répond plus qu'à ses sombres penchants, il montre les dents et sort les griffes. Frère et sœur, Lucius Fauve et Idé Fauve, Lumière, Idée, innocences qui s'aiment dans ce triste charnier, malgré les numéros, à quoi bon s'encombrer d'un nom sauf s'il annonce l'espèce, malgré les sorts réservés, à quoi bon s'encombrer d'une espérance si elle n'a pas sa place, en eux peut-être autre chose qui saura surgir, le feu et les ailes. Peut-être.



Sacha Després © Christine Caron

Comme pour tous les autres zonards, des événements disparaissent de sa mémoire. Certains détails peuvent refaire surface au prix d'une douleur sournoise. Lorsque le mal se manifeste, le frère se fait une injection avec le matériel fourni par l'Organisation. Une fois le fardeau et son souvenir écrasés, le colosse se sent plus léger. Il se redresse fièrement, croyant subitement le bonheur proche et se cogne à nouveau au plafond de la baraque. Alors la petite dit au géant de se mettre à genoux. Retient son visage entre ses mains et le peint. Idé prend son temps — apprécie l'instant. Au bout de ses doigts, ni encre ni pigment. Seulement la pulpe des pinceaux de chair redessinant les cicatrices de son frère. La petite croque avec douceur. Esquisse des remèdes, panse les écorchures, les maux, les bosses. Et le Fauve, transi de reconnaissance, regarde sa sœur avec ses yeux charbon. Enfouit ses tendresses sous sa peau. Trésors dont il est le seul héritier.

Il faut la suivre Sacha Després, car ça va vite et si ce monde est le sien, sans doute un peu le nôtre, ce sont ses mots qui courent et qui galopent. Haletant, peu de temps au lecteur pour faire le point, comme une impression de sauter dans un train mené à un train d'enfer, je me brûle, un peu, je m'entaille, un peu, je m'accroche, pourtant. J'admire au passage le paysage de cette langue qui se tourne, et se rime, et se rythme et se scande, hommage muet à un autre écrivain aux phrases courtes, aux phrases qui percutent et qui heurtent et qui hantent.

Peut-être. Avec Sacha, je suis comme ça, je projette, je crois reconnaître, l'influence, la conviction, les convictions. Hors des conventions c'est un fait, *Morceaux* est de ces livres qui n'ont pas leur pendant, entre science-fiction et dénonciation, jamais loin de moi l'idée que je ne partage pas forcément, mais que je connais pourtant, qu'un monde qui mange les siens n'ira pas bien loin. Irai-je jusqu'à évoquer, hors d'entre les lignes, le veganisme d'un roman qui pourrait s'afficher ainsi, non pas dans une solution mais dans cette horreur de tout ce sang qui coule, de toutes ces morsures, de toute cette sauvagerie. Sexe et sang, effrénés l'un et l'autre, post-apocalyptique qui, si l'on devient animal, n'a rien d'un fantasme, tout d'une réalité.

Le frère voudrait la garder le plus longtemps possible. Mais il se souvient qu'il devra s'en séparer car Idé est précommandée. La petite lui manquera mais de sa mémoire, un jour, elle disparaîtra. Grâce aux injections et à une bonne collaboration, Lucius vivra une existence de reproducteur certifié. On lui donnera de quoi s'accoupler. Pas un produit de seconde main comme on en trouve sur le marché mais une pondeuse, une vraie.

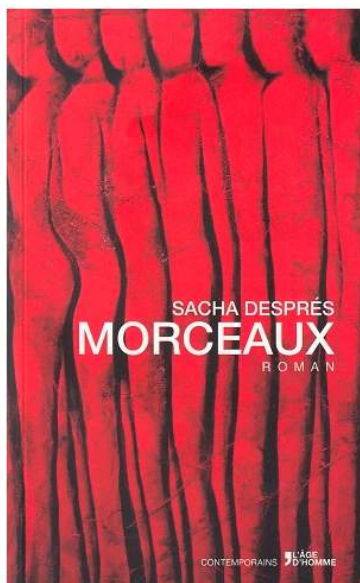
Peut-être que le frère oubliera les cils blancs de la petite Fauve. Il oubliera que ses paupières se ferment quand elle veut dire « je t'aime » et qu'elle préfère l'obscurité à la lumière — parce qu'elle prétend y voir plus clair. Lucius oubliera que, même s'il fait chaud, la petite a toujours froid quand il n'est pas là. Mais il se souviendra que dans ses cheveux, il y a des nœuds qui ne se défont pas. Il se rappellera leur jeu préféré. Lorsque le temps s'arrête pour les laisser peindre leurs visages dans l'eau noire des cratères. Lucius se souviendra peut-être du regard de sa mère qu'il croit parfois reconnaître dans la noirceur des yeux de sa sœur.

Je continue de tirer sur les fils, je vois Brel et Cormac Mc Carthy, et ceux que je ne vois pas mais que je pressens quand même. Frustration certaine de ne pas tout voir, de ne pas tout comprendre, certaine admiration aussi de ce texte touffu, bien foutu (j'ose), d'une auteure dont la créativité déborde jusque sur la couverture. Que dire, qu'en penser. C'est compliqué de parler de ce qui nous échappe, de l'œil concentré qui n'a pas réussi à voir les dessins, les desseins, les détails, les fils, narratifs cette fois, les personnages qui apparaissent, disparaissent, comme dans le plus lointain des cercles de l'enfer. Le fou, le porteur de mémoire, les jumelles maléfiques, la muette, on se croirait dans un jeu de tarot dont les cartes s'abattent une à une, aux ricanantes figures, à l'endroit, à l'envers. Si je ne devais en garder qu'une trace, ce ne serait pas en histoire, ce serait en images, tout comme la couverture, rouge, couleur du sang, couleur du feu, explosions et parcours miné une petite bombe, voilà, une petite bombe.

Éditions L'Âge d'homme – ISBN 9782825147252

mardi 5 juin 2018

Un monde inquiétant où l'homme est un homme pour l'homme



Sacha Després – Un monde post-apocalyptique où l'homme devient un homme pour l'homme, vorace et dominateur. Voilà l'inquiétant contexte que l'écrivaine Sacha Després installe pour narrer "Morceaux", un roman qui assume sa filiation avec "La Route" de Cormac McCarthy.

Inquiétant? Ce n'est pas peu dire. L'écrivaine installe un monde où des humains dominateurs, les "gras", asservissent d'autres humains, pour leur alimentation ou pour leur agrément, gommant même toute forme de racisme: cynique, la survie post-apocalyptique ne s'embarrasse guère de telles considérations. Pour donner corps à cet univers, l'écrivaine suit les personnages d'Idé et de Lucius Fauve (un nom de famille à consonance animale, ce n'est pas innocent), destinés à l'abattage puis affranchis afin de devenir reproducteurs certifiés ou produits de compagnie.

Produits? Attention: dans "Morceaux", les mots ont un sens. L'auteure parle ainsi de produits ou de morceaux pour évoquer les

être vivants destinés à la consommation, et exploite toute la richesse du lexique relatif au bétail: il est entre autres question de cheptel, d'élevage en plein air. L'animalisation d'une part de l'humanité, asservie, va plus loin: l'auteure dit les abattoirs et les humains qu'on y abat comme des bêtes (non sans un brin de pathos, en montrant les mains qui se cherchent pour affronter l'épreuve – un geste fort qu'on a déjà vu, de façon analogue, dans "Les Bienveillantes" de Jonathan Littell, d'ailleurs), les scènes de chasse ou de mise à mort rituelles qui pourraient faire penser à la corrida.

La déshumanisation d'une partie de l'humanité, selon des critères aléatoires, apparaît comme le fondement de l'organisation sociale du monde décrit. On y manque de mémoire, on n'y lit plus guère, et une vieille édition de "La Guerre des Mondes" fait figure de bible. Plus douteuses, certaines comparaisons font penser au génocide juif perpétré par les Nazis: poignets numérotés, musique de chambre, barbelés, tri à l'arrivée, danse (début du chapitre 14, en particulier). Jusqu'à l'excès donc, tout cela va clairement dans le sens d'une volonté de faire sentir au lecteur ce qu'il pourrait vivre et ressentir si, en tant qu'humain, il devait vivre ce que vivent les animaux de rente ou de compagnie.

En opérant une inversion simple mais spectaculaire, en invitant l'homme à se mettre à la place de l'animal, "Morceaux" peut apparaître comme un conte antispéciste. Cela, avec une limite: si l'on va au bout du raisonnement, on pourrait se dire que le summum de l'antispécisme consiste, pour les humains, à n'exploiter et à ne manger que leurs semblables afin de ménager les autres espèces... d'autres espèces plutôt absentes, justement, de "Morceaux": il y a peu d'animaux (ou alors ils sont fantastiques, ou c'est un porc en peluche attendrissant), et encore moins de végétaux.

Il n'empêche: ce roman bestial, saignant, suscite un malaise certain chez son humain lecteur, qui marche au fil des pages sur les traces de personnages humains asservis, certifiés, distingués pour leurs qualités esthétiques ou de reproducteurs, ce qui leur permet d'échapper au destin commun de l'hyperabattoir. Ce malaise est encore renforcé par le choix de l'auteure d'écrire son roman en phrases courtes, où rien n'est de trop, qui composent aussi des chapitres brefs et incisifs. Et si le roman s'ouvre sur une scène de repas, ce n'est pas un hasard: manger ou être mangé, tel est l'enjeu de "Morceaux". En miroir, d'ailleurs, le dernier chapitre suggère que les mangés d'aujourd'hui seront peut-être les mangeurs de demain.

Sacha Després, *Morceaux*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2018.

Le livre
sur/ les quais,
1 août - 2 sept. 18
Morges.

te des auteurs

Auteurs Programme Ecoles
Billetterie Croisières Grands Débats
Petits-déjeuners Bénévoles Pratique Pro



Sacha Després

Sacha Després est peintre, auteure et chroniqueuse. Née en région parisienne au début des années 1980, elle entre dans une école préparatoire aux Beaux-Arts, poursuit un cursus littéraire à l'université et obtient un bachelier en information et communication. Après avoir travaillé en France dans l'Éducation nationale, l'artiste renoue avec ses premières amours en Suisse. Sa peinture explore le féminin gracieux et dévorateur.

**Vous retrouverez l'auteure en dédicace à la Tente du Débarcadère
Place n°37**

Programme de l'auteur

Vendredi

15h30-17h30 Dédicaces
18h00-19h00 **Face à la sauvagerie**

Samedi

14h00-16h30 Dédicaces
17h30-19h30 Dédicaces

Dimanche

14h00-16h00 Dédicaces
16h30-17h45 **Nouvelles voix**
18h00-19h00 Dédicaces



Débat « face à la sauvagerie » avec Serge Joncour et Gwénaëlle Aubry



Débat « Internet. Et après, la décadence ? » avec Céline Zufferey et Aude Seigne

Le Livre sur les quais / Table ronde « Nouvelles voix »



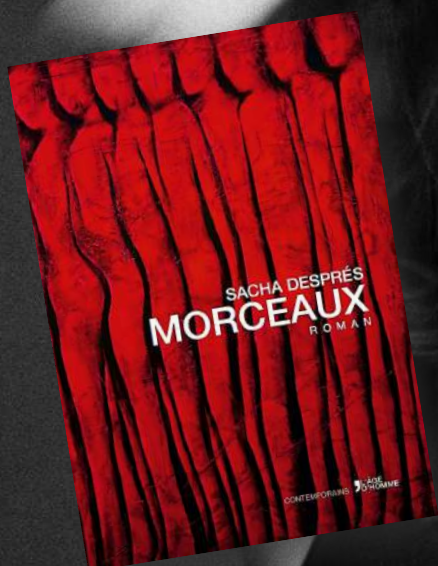


Dédicaces au Livre sur les quais

VERNISSAGE
MORCEAUX

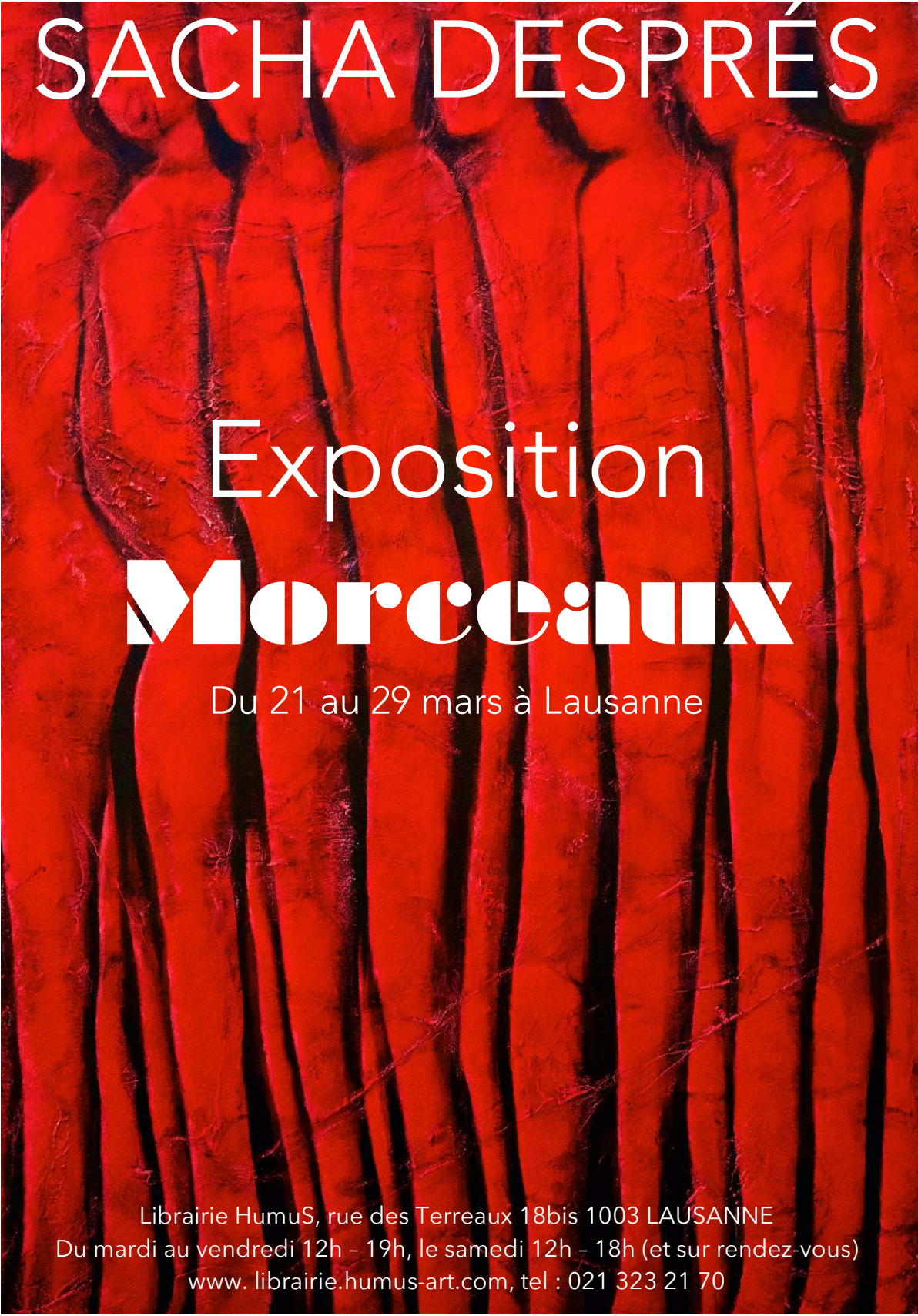
jeudi 22 mars
18h-20h

Librairie HumuS
rue des Terreaux 18bis
LAUSANNE



Lectures
Peintures
Dédicaces

Photo © Christine Caron

The background of the poster is an abstract painting in shades of red and black. It features thick, vertical, textured strokes that resemble tree trunks or a dense forest, with a rough, impasto-like surface.

SACHA DESPRÉS

Exposition

Morceaux

Du 21 au 29 mars à Lausanne

Librairie HumuS, rue des Terreaux 18bis 1003 LAUSANNE
Du mardi au vendredi 12h - 19h, le samedi 12h - 18h (et sur rendez-vous)
www.librairie.humus-art.com, tel : 021 323 21 70

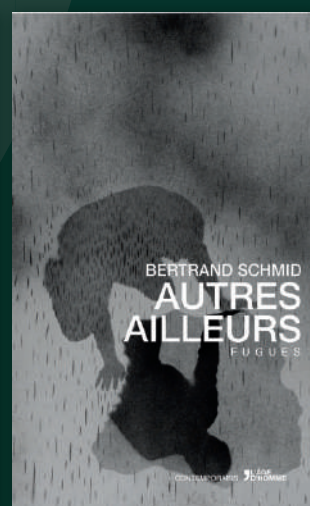
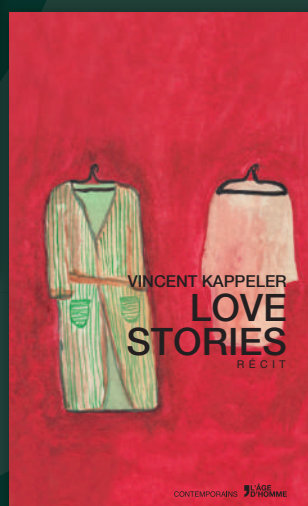
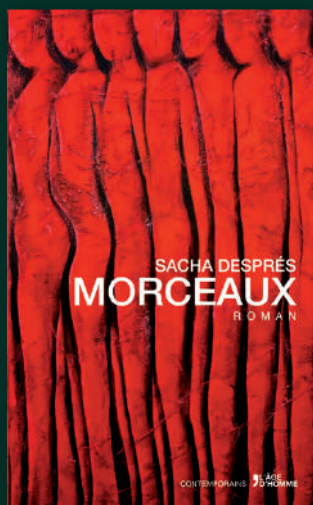
Vitrine, librairie HumuS, Lausanne



Dans le cadre de la manifestation
«À voir un soir à Morges»

RETROUVEZ LES ÉDITIONS DE L'ÂGE D'HOMME LE JEUDI 17 MAI DE 18 H À 21 H CHEZ PAYOT MORGES

En présence de Sacha Després, Antoine Jaquier,
Vincent Kappeler et Bertrand Schmid



PAYOT

L I B R A I R E

ABONNEZ-VOUS À L'AGENDA
DE NOS ÉVÉNEMENTS
evenements.payot.ch